

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, jeudi 1er mai 1879.

(N^o 15

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Coup d'œil sur les sept premiers siècles. (1)

“ L'Église catholique, dans tout son ensemble, selon la définition d'un grand historien, (2) est la société de Dieu avec les anges et les hommes fidèles. De toute éternité elle subsistait en Dieu, ou plutôt était Dieu lui-même, société ineffable de trois personnes dans une même essence. Maintenant elle traverse les siècles, passe sur la terre, pour nous associer à cette unité sainte, universelle et perpétuelle, et s'en retourner avec nous dans l'éternité d'où elle sortit. En attendant de l'y voir et de l'y admirer un jour, nous redisons en peu de mots ce que nous avons appris de son voyage dans le temps. “ Comme la vie du chrétien, dit un autre auteur, celle de l'Église n'est pas la paix, mais la guerre contre ses ennemis toujours renaissants. Ce n'est pas le navire dans le port, mais c'est la nacelle ballottée par les vagues d'une tempête qui ne finira qu'avec le temps. ”

A peine le grand sacrifice du Calvaire était-il consommé que déjà Satan, plongeant dans l'avenir un regard plein de haine, apercevait le genre humain adorant Celui dont le corps inanimé était suspendu devant lui à l'arbre de la croix. Il se représentait les bienfaits innombrables que la mort de Jésus-Christ devait répandre sur les hommes ; son imagination lui montrait des millions d'âmes régénérées par le sang qui venait de couler à grands flots des plaies adorables du Sauveur. Furieux de sa défaite, il résolut aussitôt de se venger. Avant de laisser échapper la puissance qu'il avait conquise depuis la chute de notre premier père, il disputera au christianisme naissant l'empire du monde ; il essaiera d'étouffer l'Église dans son berceau ; il excitera contre elle la société païenne ; tout ce que la cruauté pourra inventer de plus atroce sera employé pour torturer les disciples du Christ : pendant trois siècles l'Église versera son sang le plus pur, onze mil-

lions de martyrs couronneront sa tête meurtrie, dix persécutions sanglantes teindront le manteau royal qui couvre les épaules de l'épouse de Christ. Mais le sang, c'est la régénération de la société ; n'est-ce pas par celui du Sauveur que le monde a été racheté, et lorsque l'empire romain aura bu celui de ces légions de héros, étonné il se trouvera converti. “ *Sanguis martyrum semen christianorum,* ” avait dit Tertullien, et la conversion du monde venait confirmer la prédiction du grand apologiste chrétien. Mais le ciel, lassé de voir répandre tant de sang innocent, toucha le cœur de Constantin : une croix lumineuse apparut dans les airs, portant ces mémorables paroles : “ *In hoc signo vinces.* ” Gage de victoire, il est vrai, mais aussi présage de nouveaux combats. Le fils de Constance Chlore, devenu chrétien, fit monter le christianisme avec lui sur le trône des Césars, mais ce triomphe éclatant de l'Église ne devait pas marquer le terme de ses épreuves.

A peine sortie des catacombes, encore toute couverte de la poussière des tombeaux de ses martyrs, elle dut se réunir à Nicée pour défendre la divinité de son Fondateur attaquée par l'hérésiarque Arius. Dans cette auguste assemblée, on vit des évêques portant encore les cicatrices des tortures qu'ils avaient endurées en témoignage de la vérité qu'ils vont maintenant confesser hautement par leur parole. C'est là que saint Athanase, n'étant encore que diacre, rompit sa première lance avec l'arianisme. Plus tard, devenu évêque d'Alexandrie, il sera quatre fois exilé de son siège épiscopal et mourra sur la brèche, après avoir combattu jusqu'à son dernier soupir les doctrines impies d'Arius. Grand saint et grand docteur, il était digne de figurer au premier rang dans l'armée du Christ. L'antique sergent, abattu à Nicée, essaya bientôt de redresser sa tête. Il poussa Julien l'Apostat à relever les autels des idoles, mais, confondu dans son orgueilleuse et folle tentative de rebâtir le temple de Jérusalem, le renégat couronné s'en alla mourir en Perse percé d'une flèche, en s'écriant : “ Tu as vaincu Galiléen. ” Ce fut comme le dernier râle du paganisme expirant.

Après cette victoire, l'Église aura encore à soutenir de terribles luttes contre l'hérésie, mais Jésus-Christ, qui veille sur son Épouse avec une tendre sollicitude, lui enverra des hommes dont la science et le génie la feront sortir triomphante de ces nouveaux combats.

(1) Lecture donnée à la séance publique de l'Académie St-Etienne du 30 janvier 1879.

(2) Rohrbacher, *Hist. Univ. de l'Église catholique.* Liv. 86.

C'est saint Ambroise tantôt arrêtant le grand Théodose sur le seuil de la cathédrale de Milan et reprochant à ce prince le massacre de Thessalonique, tantôt donnant à l'Eglise, par la conversion de saint Augustin, l'un de ses plus fermes défenseurs ; peu après l'illustre évêque d'Hippone étonnera le monde par l'éclat de son génie et l'irrésistible puissance de ses controverses ; c'est saint Jérôme dont la sainteté égale la vaste et profonde érudition ; c'est le grand Basile dont les écrits font trembler les ariens ; c'est saint Grégoire de Naziance dont la parole foudroie les ennemis de l'Eglise ; c'est saint Hilaire de Poitiers dont le savoir et la prédication sont la terreur des hérétiques ; c'est saint Jean Chrysostome dont la brillante éloquence efface celle des orateurs de l'antiquité païenne.

Ecrasés par les rudes coups que lui avaient portés ces vaillants athlètes, l'hérésie, déjà solennellement condamnée à Nicée, s'éteignait peu à peu, la paix semblait devoir renaître, lorsque Pélage et Nestorius essayèrent tour à tour, par leurs erreurs, de déchirer la tunique sans couture du Sauveur, mais les vagues suscitées par la tempête de l'hérésie vinrent se briser contre le roc inébranlable sur lequel Jésus-Christ a bâti son Eglise. La foi apostolique triompha à Ephèse. Plus tard Eutychès imita le funeste exemple donné par les novateurs précédents, mais la grande figure de saint Léon brillait alors sur le trône pontifical et la barque de Pierre surmonta encore une fois l'orage soulevé par l'enfer : les conciles de Chalcedoine et de Constantinople fixèrent définitivement la doctrine catholique sur les points attaqués par l'erreur. Une fois de plus l'Eglise survivait à ses ennemis.

Cependant l'heure de la justice divine vient de sonner pour cette Rome prévaricatrice qui avait répandu à flots le sang des martyrs, pour cette nouvelle Babylone, réceptacle de tous les forfaits, temple immense d'idoles. Ses armées invincibles lui avaient conquis l'univers ; reine et maîtresse du monde, elle croyait sa puissance indestructible, mais la coupe de ses crimes est remplie, elle va boire jusqu'à la lie le calice de la vengeance céleste. Les villes soumises à sa domination sont dévastées, ses provinces lui sont arrachées lambeau par lambeau ; l'orgueilleuse cité de Romulus, la ville des Césars, la métropole de l'univers, la capitale du monde qui, tant de fois, avait salué l'entrée triomphale de ses légions victorieuses, se voit obligée d'ouvrir ses portes à un ennemi vainqueur. O humiliation ! le coursier du farouche Germain qui a fui si souvent devant l'aigle romaine vient enfin s'abreuver dans l'onde du Tibre ; le peuplé septentrion a versé sur l'empire romain le torrent de ses enfants, tout s'engloutit dans les flots envahisseurs : arts, lettres, sciences, richesses, puissance, civilisation, tout, excepté l'Eglise de Jésus-Christ éternelle comme son divin Fondateur.

La ville des Césars est tombée, mais celle de Pierre va s'élever sur ses ruines. Ce ne seront plus des légions qui partiront de la nouvelle cité pour soumettre un royaume, mais des missionnaires qui iront convertir des nations entières à la loi de l'Évangile ; ce ne seront plus des préteurs ou des proconsuls envoyés moins pour gouverner les provinces que pour les piller, mais des évêques qui quitteront la capitale du monde chrétien pour aller

jusqu'aux confins de la terre protéger le faible contre le fort ; ce ne sera plus un décret du Capitole ordonnant une persécution générale que les courriers romains transmettront aux nations, mais une encyclique annonçant au monde une bénédiction papale, un jubilé universel, ou prémunissant la chrétienté contre des doctrines pernicieuses ; ce ne sera plus l'aigle romaine, terreur des nations vaincues, qui dirigera son vol vers des contrées lointaines pour les asservir, mais la croix, signe de salut pour les peuples, qui établira sa domination pacifique de l'Orient à l'Occident.

Cependant parmi les barbares qui s'étaient partagé le territoire de l'empire romain, Dieu s'était choisi un peuple, qui devait être, dans la suite des siècles, le bras droit de son Eglise. Pour mettre à exécution ce dessein, comme toujours, il se servit du faible pour confondre le fort. Clotilde, épouse de Clovis, ange de piété, après avoir prié pendant trois ans pour la conversion de son royal époux, vit enfin ses ardeutes supplications exaucées. Le roi des Francs, encore païen, sur le point d'être vaincu à Tolbiac, se souvient du Dieu de Clotilde et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. A l'instant sa prière est entendue, les Allemands prennent la fuite et sont taillés en pièces. Fidèle à sa promesse, Clovis, avec un grand nombre de ses sujets, se fait baptiser à Reims par saint Remi : " Courbe ta tête, fier Sicambre, lui dit le saint vieillard, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ." Après sa conversion, Clovis demeura fidèle à l'Eglise, noble exemple que ses successeurs ont suivi et qui leur mérita le titre glorieux de fils aînés de l'Eglise et de rois très-chrétiens. O France ! tu es née d'une prière et d'une victoire ; tant que tu as prié tu as été victorieuse ; si tu es tombée aujourd'hui, c'est que tu as cessé d'invoquer le Dieu de Clotilde ; reviens à ta foi et tu retrouveras ta gloire.

Pendant que la France entraînait dans le giron de l'Eglise, un saint grandissait sous l'œil de Dieu dans l'exercice de la prière et de la mortification. Quatre ans s'étaient écoulés depuis que Rome était tombée sous les coups des barbares, lorsque naquit à Nursia en Italie, d'une famille noble et chrétienne, un enfant appelé à devenir le fondateur d'un ordre religieux illustre qui devait sauver du naufrage les monuments du génie humain et conserver au monde la précieuse étincelle de la science. Cet enfant dont la règle allait être dans la suite la base de toutes les institutions monastiques en Occident, cet enfant prédestiné dans les desseins de la Providence à être le sauveur des lettres et l'immortel bienfaiteur de l'Europe civilisée, était saint Benoît. On a beaucoup calomnié et poursuivi les humbles disciples de ce grand homme et tous les ordres religieux en général. Et pourtant quel bien immense n'ont-ils pas fait à la civilisation ? Qui donc a défriché les trois quarts de l'Europe ? Qui nous a conservé les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne qui font l'admiration des siècles ? Ne sont-ce pas précisément ces pauvres moines, ces travailleurs obscurs mais infatigables contre qui Voltaire et tous les impies ont vomi tant d'injures ? En tout temps ils ont rendu à la société des services incalculables, et, aujourd'hui encore, malgré les menaces de la révolution, malgré le déchaînement des pas-

sions antireligieuses, ils continuent à faire l'œuvre de Dieu avec un dévouement que rien ne peut lasser. Leur existence est une nécessité sociale de première importance ; comme l'a si bien dit un célèbre orateur contemporain : " Le monastère du Trappiste et du Chartreux arrête plus de crimes que n'en punit la vindicte de la loi " et plus loin le même auteur ajoute : " Le cloître, le monastère est un sublime prédicateur, qui reedit sans cesse à l'homme du monde cette belle maxime de l'Évangile : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? "

Au moment même où l'hérésie ravissait à l'Église du Christ une partie de son influence en Orient, une nation se convertissait en Occident, l'Irlande répudiait ses superstitions et embrassait le christianisme. L'apôtre dont Dieu se servit pour évangéliser ce pays, qui mérita dans la suite le nom glorieux d'*Ile des Saints*, fut l'illustre saint Patrick. Si quelques conversions venaient réjouir l'Épouse de Jésus-Christ, elle était cependant entourée des plus grands périls, lorsque apparut sur la chaire de Pierre saint Grégoire le Grand. Reconnaissant volontiers notre incompetence à juger ce Pontife, nous allons laisser parler Bossuet qui a résumé sa vie avec cette concision qui dit tout et qui n'appartient qu'à lui : " Ce grand pape, dit-il, fléchit le Lombard, sauva Rome et l'Italie que les empereurs ne pouvaient aider, réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople, éclaire l'Église par sa doctrine, gouverne l'Orient et l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité et donne au monde un parfait modèle de gouvernement ecclésiastique. " Saint Ildefonse dit " qu'il a vaincu Antoine par la sainteté, Cyprien par l'éloquence, et Augustin par la science. " Ajoutons avec Montalembert, " qu'il fut le restaurateur de la discipline monastique, le protecteur, le propagateur et le législateur des moines d'Occident, qu'il n'eut rien plus à cœur que les intérêts de la vie religieuse ; enfin que ce fut l'ordre des Bénédictins qui donna à l'Église celui qu'on n'hésiterait pas à appeler le plus grand de tous les papes, si, cinq siècles plus tard, il ne lui avait encore donné saint Grégoire VII. " La sollicitude de cet illustre Pontife s'étendait à tout ; c'est à lui que l'Église doit ce beau chant liturgique qui réveille dans l'âme du chrétien les plus vifs sentiments de foi et d'amour et qui, depuis tant de siècles, contribue à la magnificence du culte public. C'est encore sous ce pontificat que les Suèves, les Visigoths et les Lombards entrèrent dans le divin bercaïl ; mais l'œuvre la plus glorieuse de ce grand pape fut la conversion de l'Angleterre. Enfin, vers la même époque, saint Colomban porta la lumière de la vraie foi dans la Suisse ; saint Rupert, plus tard, évangélisa la Bavière ; saint Amand, saint Omer et saint Eloi attirèrent à Jésus-Christ les peuples de la Belgique et du nord des Gaules ; saint Wilfrid et saint Willibrod convertirent les Frisons.

Pendant que l'Église faisait de si nombreuses conquêtes en Occident, il s'élevait au fond de l'Arabie un homme, dont l'empire bientôt devenu formidable, allait menacer pendant de longs siècles la république chrétienne. Sortis comme un ouragan du fond de leurs déserts, les disciples de Mahomet soumièrent à leur joug l'Inde et la Perse, envahirent l'Asie Mineure et enlevèrent aux Grecs leurs plus belles provinces ; Jé-

rusalem même, la cité sainte, la ville de Jésus-Christ et des prophètes, tomba en leur pouvoir. " A la honte de l'Europe — suivant la belle expression d'un auteur, — le chrétien, en plein XIX^e siècle, est encore obligé de demander au fils d'Agar la permission de visiter le tombeau de son Dieu. "

Au moment même où les musulmans sapaient le trône vermoulu des successeurs de Constantin, les Grecs tombaient dans une nouvelle hérésie. Léon III l'Isaurien, arrivé à l'empire, ordonna que toutes les images et représentations de Jésus-Christ ou des Saints dussent être brûlées ou brisées, acte funeste qui donna naissance à la sauvage hérésie des Iconoclastes. Mais Dieu dédommagea amplement l'Église des pertes qu'elle venait de subir en Orient : le mahométisme reçut un coup mortel dans les plaines de Poitiers, où Charles Martel écrasa les Sarrasins sous le poids de ses armes, et sauva l'Europe de l'invasion musulmane. Peu après cette éclatante victoire, l'Allemagne fut convertie par saint Boniface.

Treize ans s'étaient écoulés depuis le martyre du saint archevêque de Mayence, lorsque le grand règne de Charlemagne commença. Continuant la politique de son père, le roi des Francs protégea partout la religion catholique, confirma la donation faite au saint-siège par son prédécesseur, délivra deux fois Rome des attaques des Lombards, soumit la Saxe, combattit l'islamisme en Espagne, puis, après s'être taillé avec sa puissante épée un empire dans le cœur de l'Europe, se trouvant dans la ville éternelle pendant la solennité de Noël, pour prix de tant de services rendus à la chrétienté, le pape saint Léon III le couronna empereur d'Occident. Le Souverain-Pontife, arbitre des nations, en posant le diadème impérial sur la tête de ce successeur des rois barbares devenu le défenseur de la papauté, pouvait alors proclamer bien haut cette belle devise de l'Église victorieuse : " CHRISTUS VINCIT, CHRISTUS REGNAT, CHRISTUS IMPERAT. "

WILFRID FERLAND — (*Philosophie*).

LE VIEUX MOULIN

III

[*Suite*].

Un premier jet du contenu de la bouteille vint à demi remplir les verres.

M. Joliette étendit lentement le bras et saisit le sien qu'il porta en pleine lumière ; lui-même, dans ce mouvement, se dégagait complètement de l'obscurité ; sa tête un peu inclinée reçut de côté les rayons de l'unique luminaire du logis ; sa chevelure abondante et noire, les lignes parfaitement régulières d'un front ouvert et massif, où couraient déjà quelques rides, d'un nez légèrement courbe, d'une bouche également capable de fines railleries et de bonnes paroles, allèrent décrire sur la cloison un profil aux gigantesques proportions. Une cravate de soie, cachant à l'ex-

clusion de deux longues pointes, un large collet, ornait son cou d'un nœud flottant, et une paire de favoris soyeux, rasés à la hauteur de la bouche, tout en faisant ressortir une peau ferme et un teint plein de vigueur, achevait d'encadrer sa figure.

Le buste dressé, dans une pose naturelle et aisée, les sourcils rapprochés sous l'effet de la réflexion ; son œil moitié sérieux, moitié sévère, tantôt caressait distraitement la liqueur dorée à travers laquelle il voyait trembloter la flamme de la chandelle, tantôt s'arrêtait obstinément sur Simon qui, gêné par ce regard qu'il sentait peser sur lui, n'osait parler et feignait gauchement d'accorder une grave attention à remuer son verre.

Il y avait entre ces deux hommes toute la distance du maître au valet. M. Joliette, intendant des terres du seigneur de Lavaltrie, avait longtemps reçu les services de Simon, et c'est à lui que ce dernier devait encore l'emploi lucratif de meunier. Mais cette distance avait considérablement diminué dans leurs rapports de chaque jour, peu à peu même une franche amitié s'était formée. Tous deux s'étaient vus orphelins, tous deux, bien jeunes, avaient été effleurés par l'aile froide du malheur ; l'âme fortement trempée du premier avait tout affronté et s'était retrouvée plus grande après la tempête ; le second, plus faible, avait senti son cœur succomber et, comme la tige grimpante, humble et frêle, il avait demandé protection à l'arbre puissant. M. Joliette l'avait généreusement soutenu. Aussi, à certaines heures, malgré la bonté paternelle de son protecteur, le sentiment de son infériorité revenait à Simon. Aujourd'hui, en présence de cet homme sur qui l'adversité n'avait aucune prise, accablé par la douleur, il comprenait les justes reproches que méritait son peu de courage ; ses regards ne s'étaient pas encore levés sur son ami.

M. Joliette, après avoir suivi sur la figure du meunier les différentes phases de son pénible embarras, lui dit :

— Tu ne pourras donc jamais te relever seul, Simon ? Tu ne seras donc jamais plus homme que tu ne l'étais il y a quinze ans ?

Simon, mis en pleine possession de lui-même par la parole ferme de son hôte, répondit :

— M. Joliette, il me serait aisé de vous tromper en vous contant mille résolutions de courage, mais il me resterait à vous prouver que je suis fort et je ne le pourrais. Tout ce bonheur dont je jouissais avec tant de sûreté m'a été enlevé avec trop de brusquerie. Ces rêves dorés comme l'aile des papillons de la clairière ne sont plus là, voyez-vous, pour me trotter par la tête au moment du travail, et les heures s'allongent comme l'éternité. Je ne pourrai non plus m'habituer jamais à être seul à cette table. Je n'entends plus l'enfant dans la prairie, rire avec les oiseaux.

— Ce mal se guérit, Simon. Regarde-moi, il ne laisse que des sillons au front et quelques cheveux d'argent sur la tête.

[A suivre].

A MARIE

Salut, Reine des Cieux, auguste et tendre Mère ;
Salut, ô vous la vie et l'espoir des mortels,
O vous pour qui l'amour dressa le sanctuaire,
O vous dont la tendresse embellit les autels.

Malheureux exilés en proie à tant d'alarmes,
Nous élevons vers vous de lugubres accents :
Entendez nos soupirs, voyez couler nos larmes,
Ne fermez pas l'oreille aux cris de vos enfants !

Sur nous, du haut des cieux, du sein de la patrie,
Daignez en ce moment, daignez fixer les yeux ;
Un seul de vos regards peut nous donner la vie,
Un seul de vos regards rendra nos cœurs heureux.

Un regard de Marie ! ah ! c'est de l'espérance
Le rayon le plus beau, le gage le plus sûr ;
Il nous donne la paix, il nous rend l'innocence
Il n'est rien de plus doux, il n'est rien de plus pur.

Quand la main de la mort, m'arrachant à la terre,
Me poussera tremblant dans mon éternité,
Montrez-moi votre Fils, apaisez sa colère ;
Défendez votre enfant contre un juge irrité.

Non, ce n'est pas en vain qu'on invoque Marie ;
Non, ce n'est pas en vain qu'elle a des noms si doux ;
Mère du bel amour, Mère tendre et chérie,
Vierge compatissante, ayez pitié de nous !

L'Art de lire

(Suite et fin).

Avant de terminer cette courte dissertation, je me permettrai de présenter à mes lecteurs le récit d'un incident qui se rapporte à mon sujet et qui jette un nouveau jour sur un point que quelques-uns n'ont peut-être pas bien compris. Je rencontrai un soir un de mes amis, auditeur assidu de mes conférences sur l'élocution, il me posa à brûle-pourpoint l'objection suivante :

— Un mot souvent répété par vous, me dit-il, me jette dans un grand doute, c'est le mot *couleur*, *coloris*. Vous dites sans cesse, il faut donner *de la couleur à la diction*. Je comprends bien un style coloré, c'est un style plein d'images ; mais que peut être un débit coloré ? Vous confondez là, ce me semble, deux ordres de sensations très-différentes. La voix émet des sons, elle n'émet pas des couleurs. L'oreille perçoit des bruits, elle ne perçoit pas des teintes. S'il ne s'agit que d'une similitude, je l'accepte ; mais si c'est une assimilation, je ne la comprends plus, car ce serait admettre que la voix ait à sa disposition les couleurs du prisme, que les timbres soient des teintes, que le lecteur soit un peintre.

— Je vous répondrai par un souvenir, lui dis-je. J'étais à la campagne avec Gounod ; deux de mes amis viennent me voir, et la conversation s'engage sur la comparaison de la langue française et de la langue italienne, en tant que langues propres à la musique. " Le français, disait un de mes amis, avec ses *e muets*, ses *diphthongues*, ses *syllabes sourdes* fait obstacle au génie même ; Rossini maudissait notre langue. La langue italienne, au contraire, est déjà à elle seule une musique ; ses mots eux-mêmes chantent ; ses accents variés et expressifs éclatent dans la phrase comme des coups de cymbales, et ses *o*, ses *a* répandus à profusion dans les vocables, les font vibrer ainsi que des instruments de concert. "

Gounod écoutait sans répondre, puis, après un moment de silence : " Que penseriez vous donc, si je vous disais que la langue française offre au compositeur des ressources plus variées que l'italien ! " Nos deux amis se recrièrent. — " Du calme, reprit Gounod en riant, et laissez-moi m'expliquer. Certes, bien loin de moi la pensée de nier la sonorité et l'éclat de la langue italienne ; mais tout dans la musique est-il donc éclat et sonorité ? La langue italienne est une interprète incomparable pour exprimer ce qui est brillant et charmant dans la vie, ce qui est aimable dans les sentiments, élégant dans la douleur, ardent, mais un peu superficiel dans les passions. Mais si le compositeur a d'autres visées, s'il veut descendre dans le détail des sentiments, s'il veut rendre les finesses, s'il a quelque répulsion pour le théâtral, pour le convenu, s'il recherche l'intime, le vrai, le profond des choses et des cœurs, qu'il s'adresse à la langue française ! Elle est moins riche de coloris, soit, mais elle est plus variée et plus fine de teintes ; elle a moins de rouge sur sa palette, j'y consens, mais elle a des violets, des lilas, des gris perle, des or pâle que la langue italienne ne connaîtra jamais ! En voulez-vous une preuve : dans une de mes mélodies, le *Vallon* se trouve le vers :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime !

Un chanteur italien fort habile vint me chanter ce morceau traduit en italien. Arrivé au mot : *che t'ama*,.... il enleva avec force la première syllabe... *t'ama*. — Ah ! monsieur, m'écriai-je, ce n'est pas cela. Pourquoi tant de force sur cet accent ? Eteignez ! Eteignez ! La nature ne nous aime pas avec tant de passion ! c'est une affection maternelle, contenue. Voilez l'accent ! — Mais il ne put ni voiler ni éteindre. La loi inflexible de la prosodie italienne, le forçait d'enlever le *t'ama*, et je compris qu'il n'y avait rien de tel pour rendre ma phrase musicale que notre petite syllabe modeste, et un peu grise de qui *t'aime*... C'est comme une personne en demi-deuil.

Oh ! la langue française ! la poésie française ! ne la calomniez que ceux qui ne la comprennent pas ! Elle a des douceurs, elle a des intimités qui répondent à ce que nous ressentons de plus profond ! Savez-vous à quoi je compare la langue italienne ? A un magnifique bouquet de roses, de pivoines, de crocus, de rhododendrons... mais auquel il manque des héliotropes, des résédas, des violettes ! "

Cette comparaison termina l'entretien et répond à votre question car, remarquez que tous les mots employés par Gounod pour figurer les tons, sont emprun-

tés au monde des couleurs. Il y a, en effet, un lien intime entre les uns et les autres. Oui, les timbres sont des teintes ! Et jamais on ne sera un grand lecteur, si on ne parvient pas à revêtir volontairement les mots de toutes les couleurs du prisme, si on ne peint pas avec la voix ! La Fontaine a dit :

Un pauvre paysan, tout couvert de ramée,
Sous le poids du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.

Jamais vous ne lirez bien ces beaux vers si vous vous contentez de les rendre avec le crayon, si vous n'y ajoutez pas la couleur ! Jamais, si vous ne le peignez pas, vous ne me rendrez ce pauvre paysan, si souvent rencontré l'automne à la campagne, pliant sous une charge de branchages qui le dépassent, enfoui au fond de cette ramée comme un animal dans sa carapace, meurtri par le fagot rugueux, et imprimant chacun de ses pas lourds dans le sol humide... Allongez, allongez la syllabe finale de *ramée*, pour allonger les branches !... Rendez-moi ces rugosités du fagot par votre voix rugueuse ; ayez des tons gris, des tons fumés... pour cette chaumière enfumée. Enfin, c'est un Decamps qu'il faut faire, puisque La Fontaine a fait un Decamps. "

Je m'arrêtai après ces mots, en demandant à mon interlocuteur s'il était satisfait.

— Absolument ! me dit-il.

Il me faut maintenant conclure par deux observations générales qui seront à la fois le résumé et l'affabulation de ce que j'ai dit. La première, c'est que toutes justes, toutes précises que soient, j'espère, ces règles, elles ne sont pas absolues, que l'individualité du lecteur a une grande part dans la lecture, et qu'il faut beaucoup concéder à la personnalité ? Pourquoi ? Parce que la lecture, quand elle interprète les œuvres d'art, est elle-même un art et non pas une science ; la science est chose absolue, ses commandements n'admettent pas le plus ou le moins ; il n'y a pas deux manières de compter ou de mettre l'orthographe ; mais l'art est essentiellement relatif : relatif à l'artiste, relatif à l'époque, relatif aux circonstances où il s'exerce. Il y a autant de façons de peindre, de chanter, et par conséquent de lire, qu'il y a de lecteurs, de chanteurs et de peintres. Rossini disait un jour d'un de ses confrères : " Oh ! c'est un grand musicien ! Vous ne trouvez jamais chez lui les fautes que vous trouvez chez moi ! Il est vrai que je les ai faites exprès ! " Voilà le mot vrai ! Pour les hommes supérieurs, apprendre les règles c'est apprendre à s'en passer au besoin ; mais ils les apprennent d'abord, pour pouvoir les plier ensuite à leur génie. Que le lecteur commence donc par apprendre le métier, puis qu'il l'oublie pour lire avec son caractère, son tempérament, son organisation. Car, on ne saurait trop le redire, dans tous les arts, et surtout dans l'art de la lecture, l'individualité joue un rôle et a des droits immenses.

De là un nouveau point de vue, un nouvel intérêt dans l'étude de la lecture. Elle nous offre un instrument d'analyse psychologique. Bien lire peut nous aider à nous mieux connaître. A quoi a abouti, en dernière analyse, l'examen des lois de la prononciation, de l'articulation ? Vous l'avez vu, à un phénomène psycholo-

gique. Où nous a conduits la question de savoir comment il faut lire dans le monde?... A une question de dignité personnelle. Tout dans l'homme part de l'âme et revient à l'âme. Je livre cette remarque à votre esprit d'observation, et je serais bien heureux si je vous avais assez profondément inoculé le goût de cet art, pour que vous y trouviez, comme moi, une jouissance, une étude et même un instrument professionnel.

BIBLIOGRAPHIE

NOTE EDIT. — Nous croyons être utile aux nombreux membres du clergé qui nous font l'honneur de recevoir la *Voix de l'Écolier*, en reproduisant la notice bibliographique ci-dessous.

Totius Summæ Theologicæ S. Thomæ Aquinatis compendium rhythmicum F. Dominico Gravina, ord. Prædicatorum, S. Theol. Magist. Auctore, cum Indice alphab. rerum notabilium. Beau vol. in-32 de 350 pages, édition elzévirienne de luxe, sur papier fort de Chine, dédiée à S. S. le Pape Léon XIII. PRIX 2 FR. 50, pour toute l'Europe.

Voici dans quels termes l'UNITA CATTOLICA fait connaître l'utilité de ce livre :

“ M. L. Romano, éditeur à Turin, vient de publier un ouvrage qui sera très-utile aux étudiants de la science sacrée et à tous ceux qui veulent s'occuper des doctrines de saint Thomas. Personne n'ignore que le Docteur Angélique, par sa profondeur et par la clarté de ses idées, est le prince parmi les théologiens. La SUMMA THEOLOGICA et la SUMMA CONTRA GENTES, que Monseigneur Uccelli vient de publier, d'après un mode jusqu'à présent inédit, sont des monuments de la science catholique qui défient les siècles et seront toujours consultés avec fruit dans notre âge pour réfuter les erreurs qui tour à tour attaquent les doctrines de l'Eglise.

“ Le Père Gravina, appartenant à une grande famille sicilienne, publia vers la moitié du XVII^e siècle, un résumé de la *Summa Theologica* en vers, dans le but de rendre faciles aux étudiants les diverses matières traitées par le saint Docteur. C'est ce précieux résumé, que la révolution avait fait perdre la vue, que M. Romano a tiré de l'obscurité, et qui sera sans doute apprécié non-seulement par les jeunes élèves de nos séminaires, qui auront par là le moyen d'apprendre en peu de temps toute la synthèse de l'ouvrage admirable de S. Thomas ; mais les professeurs aussi et les ecclésiastiques, qui n'ont pas le loisir de rechercher dans la *Summa* les questions qui peuvent les intéresser, employant le *Compendium* du Père Gravina, auront presque sous les yeux ce qu'ils cherchent. La table alphabétique et analytique fait de ce gracieux volume une véritable petite encyclopédie de science théologique.

“ Nous sommes charmé en voyant qu'en Italie comme ailleurs on cultive sérieusement la philosophie et la théologie de S. Thomas. Les récentes publications du chan. Sanseverino, de l'abbé Uccelli, du Père Gualandi en Italie, celles des savants professeurs des universités catholiques de France, Belgique, etc., nous font espérer que le jour n'est pas loin où le saint Docteur sera étudié par cœur dans nos séminaires pour le plus grand avantage de la doctrine catholique.

“ En attendant, M. Romano a fait chose bien louable en éditant l'abrégé du Père Gravina, en le dédiant à Sa Sainteté le Pape Léon XIII, protecteur des fortes études, et nous sommes persuadé qu'il ne manquera pas d'un grand succès.

“ L'édition est un vrai modèle de typographie, en caractères elzévirins sur papier fort de Chine, et ce gracieux volume ne se vend que 2 fr. 50, franco pour toute l'Europe. — Adresser lettres ou mandats-poste à la Librairie LAURENT ROMANO, à Turin (Italie).”

Informations diverses

Les bulletins “ du troisième quartier ” ont été expédiés aux familles des élèves le 21 avril. La *Voix de l'Écolier*, toujours animée du désir d'encourager le travail, publiée avec plaisir les noms des élèves qui, pour toutes les matières de leur classe, ont obtenu la note très-bien ou presque très-bien.

PHILOSOPHIE (6 matières) — O. Lacasse, J. Soumis et J. Thériault : 6 fois très-bien.

BELLES-LETTRES (17 matières) — R. Delfausse et W. Mercier : 16 fois très-bien, 1 fois presque très-bien ; W. Lamarche, 15 fois très-bien, 2 fois presque très-bien.

VERSIFICATION (18 matières) — P. Pelland : 17 fois très-bien, 1 fois presque très-bien.

SYNTAXE LATINE (11 matières) — A. Bastien, O. Lavalée, A. Lesieur et C. Robillard : 11 fois très-bien.

SYNTAXE FRANÇAISE ET ANGLAISE (12 matières) — J. Cabana, C. Guilbault, A. Archambault, E. Landry et J. Richard : 12 fois très-bien ; A. Perreault, 11 fois très-bien et 1 fois presque très-bien.

MM. les Professeurs du Collège Joliette se sont réunis le 22 avril au soir à l'effet de témoigner à leur Directeur particulier, le Rév. M. G. Bélanger, leur profonde estime et leur reconnaissance pour le zèle avec lequel ce digne prêtre les dirige dans l'étude de la science sacrée et dans les voies de la perfection religieuse. Le lendemain, à la bénédiction du T.-S. Sacrement, deux anciens élèves de la maison, M. A. Beaudoin et le Dr A. Foucher, à qui l'étude de l'anatomie et de la pathologie n'a nullement fait négliger la culture de son talent musical, se sont joints à la communauté pour offrir à Dieu, dans le langage sublime de l'art, un tribut solennel de prières, de louanges et d'actions de grâces.

Le Rév. M. O. Laferrière, de retour de sa mission de St-Jean-Port-Joli, vient d'être nommé vicaire à Lachine.

LISTES DE SEMAINE

COURS CLASSIQUE.

	Liste du 20 avril	Liste du 27 avril
Philosophie.....	O. Lacasse, J. Thériault et J. Soumis	J. Soumis, O et A. Lacasse, J. Thériault
Rhétorique.....	E. Lessard	N. Préville
Belles-Lettres.....	R. Delfausse	W. Lamarche et W. Mercier
Versification.....	P. Pelland	P. Pelland
Syntaxe.....	A. Paradis et A. Lavoie	C. Robillard

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 20 avril	Liste du 27 avril.
4 ^e Année Clas. d'aff.	E. Bernard	E. Bernard
3 ^e “	{ Franç.... C. Guilbault	R. Boulet
	{ Ang..... C. Guilbault	C. Guilbault, A. Archambault et R. Boulet
2 ^e “	{ Franç.... H. Majeau	G. Melançon
	{ Ang..... G. Melançon	J. Renaud
1 ^e “	{ Franç.... A. Latour et G. Gill	A. Latour
	{ Ang..... C. Houle	C. Houle

UN

INTRÉPIDE JEUNE HOMME

Episode des guerres de la Chouannerie.

[Suite].

II

M^{me} de Thélouars était restée spectatrice muette de cette scène. Elle n'avait compris qu'une chose : le château était investi, investi par les troupes républicaines, sans doute. Or, si elle était prise avec son fils, son sort ne pouvait être douteux. Femme d'un royaliste sous les armes, elle devait subir les conséquences de cette jurisprudence conventionnelle dont les victimes ne se peuvent point compter. Son fils lui-même, le pauvre enfant, n'aurait point un destin meilleur, car les gens de la république n'y regardaient point de si près. Henriette demeura quelques minutes anéantie sous le coup d'une terreur poignante ; puis, s'élançant vers l'office où était resté son fils, elle l'arracha dormant des mains de Marguerite, et le pressa convulsivement contre son cœur ; puis encore, sans dire une parole, elle sortit en courant pour retourner auprès de son oncle et lui demander conseil.

M. le marquis de Graives avait péremptoirement répété à ses gens l'ordre de quitter le château sur l'heure. Ceux-ci, habitués à obéir quand même, firent à la hâte leurs préparatifs, et s'enfuirent, entraînant avec eux Marguerite, qui voulait attendre sa maîtresse, et pleurait à la pensée de l'abandonner.

Henriette, pendant ce temps, perdue dans les sombres couloirs du château, ne pouvait retrouver sa route. Elle entendit s'ouvrir, puis se refermer les lourds battants de la grande porte sur les habitants de Graives qui fuyaient. Son cœur se serra davantage. Elle s'appuya, tremblante, à la muraille d'un corridor inconnu ; ses yeux se remplirent de pleurs amers, et, pour la première fois, ce fut avec angoisse qu'elle baisa le front de son fils endormi.

Comme elle hésitait, ne sachant de quel côté reprendre sa course, une des extrémités du corridor s'illumina subitement. Henriette aperçut M. le marquis de Graives qui s'avavançait avec lenteur, une lampe à la main. Le vieillard avait revêtu un somptueux costume militaire ; sa poitrine, couverte de décorations, scintillait au loin, et renvoyait en gerbes multicolores les rayons brisés de la lampe. Il avait sous le bras une petite cassette, sa main gauche tenait une épée nue, et deux riches pistolets étaient passés à sa ceinture.

Il se croyait seul, et ne voyait point Henriette qui se collait immobile à la muraille. En ce moment où nul regard indiscret ne pouvait épier sa physionomie, M. le marquis de Graives n'était certes point suspect de jouer un rôle. Il n'était point comme ces pères conscrits de Rome qui se drapaient dans leur orgueil, et mouraient fastueusement, assis sur leur chaise d'ivoire. Seul avec sa conscience, il était lui-même, et rien de plus. Le calme sublime de son regard ne cherchait pas l'admiration d'une foule amie ou

ennemie. Aussi cette tranquillité sainte du juste en face de la mort mettait à son front une sorte d'auréole qui annonçait le martyr.

Henriette était loin de percer le mystère de cette mort prochaine ; elle ignorait le dessein de son oncle, elle ne savait rien, et pourtant la vue seule du vieillard lui fut comme la révélation d'un trépas inévitable. Cet homme n'était plus du monde ; il voyait le ciel, tandis que son pied touchait la terre encore ; il s'en allait vers Dieu, impatient d'accomplir un suprême devoir.

Henriette était mère. Elle songea à son fils, et poussa un cri de détresse. Dans cette absence complète de tout autre bruit, ce cri perçant parvint vaguement jusqu'à l'ouïe paralysée du vieillard. Il leva sa lampe, et vit la jeune femme. A cet aspect, ses sourcils se froncèrent.

— J'avais dit à tout le monde de quitter le château ! prononça-t-il avec dureté ; — éloignez-vous, madame !

Henriette fit machinalement quelques pas pour obéir ; mais au même instant la grand'porte extérieure retentit sous un déluge de coups.

— Il n'est plus temps, murmura-t-elle ; au nom de Dieu, mon oncle, donnez un asile à mon enfant !

Le vieillard fit un geste de colère.

— Mes heures sont comptées, dit-il, je ne puis les perdre en discussions vaines... Sortez, madame, fuyez ces lieux, pour vous, pour votre mari, pour votre enfant.

— Mais je ne puis, s'écria Henriette navrée, écoutez ! on brise les portes, on force le château.

Un coup de fusil, tiré de dehors, l'interrompit, et les débris d'un vitrail de la galerie tombèrent aux pieds de M. de Graives.

Jusqu'alors ce dernier n'avait rien entendu, ni les paroles de sa nièce, ni le fracas extérieur ; mais l'explosion le fit tressaillir. Il comprit, et son visage devint sombre.

— Peut-être vaudrait-il mieux pour vous, dit-il d'une voix étouffée, braver la barbarie de ces hommes que de venir là où je vais, madame. Mais je ne vous repousse plus. Des deux côtés, le péril est certain, fatalement inévitable... Voulez-vous rester ou venir ?

— Avec vous ! avec vous ! murmura la pauvre mère affolée en s'attachant aux vêtements du marquis.

Le vieillard, sans répondre, reprit sa marche. Au bout du corridor, il fit jouer un ressort caché dans le mur ; une porte massive tourna sur ses gonds, et laissa voir un étroit couloir où l'on ne pouvait s'engager que de profil.

— Entrez, madame, s'il vous plaît.

Le couloir se terminait par une seconde porte semblable à la première, qui s'ouvrait sur un escalier en pierre. Lorsque M. de Graives fit jouer le ressort caché de cette seconde porte, une bouffée d'air humide s'élança au dehors et faillit éteindre la lampe.

— Entrez, madame ma nièce, répéta le vieillard.

Henriette, plus morte que vive, descendit en chancelant ces marches glissantes qui exhalaient comme une odeur de tombeau. M. de Graives barricada fortement la porte derrière lui, et descendit à son tour.

— Pour nous découvrir, murmura-t-il, il faudra démolir le château ; mais on le démolira... non point peut-être pour massacrer une femme et un vieillard : la peine passe-

rait le plaisir ; mais parce que leur âme est avide, et qu'ils savent suivre, à travers les décombres, la piste égarée d'un trésor !

Henriette écoutait, tremblante, ces paroles qui ne lui étaient point destinées. Au bas de l'escalier, le marquis ayant tiré un panneau tournant qui donnait, presque de plain-pied, sur une chambre basse, la jeune femme y entra et s'affaissa aussitôt, épuisée, sur un siège.

La pièce où se trouvèrent ainsi nos deux fugitifs avait été récemment munie de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un blocus. Il y avait des vivres en abondance, de l'eau, et de l'huile pour la lampe. Evidemment le marquis n'avait point été pris au dépourvu. Quant à la pièce elle-même, c'était une sorte de trou rond, bas-voûté, ménagé dans l'épaisseur plus qu'ordinaire de la muraille orientale du château. Une meurtrière, en forme d'entonnoir, permettait aux malheureux forcés d'habiter ce cachot de respirer par rares bouffées l'air pur du parc. C'était, en effet, sur le parc, et même sur l'endroit le plus ombré du parc, que donnait la meurtrière. A l'extérieur, elle se trouvait cachée par le branchage des arbres.

M. le marquis de Graives déposa sa lampe sur une table, et jeta autour de lui un regard presque satisfait. Ce regard annonçait une détermination si profonde, et à la fois si dépourvue d'espoir, que M^{me} de Thélouars ne put le soutenir. Elle baissa les yeux en gémissant, et se prit à bercer le petit Alain qui, réveillé par tout ce mouvement, vagissait et se plaignait.

— Tout y est ! dit en ce moment M. de Graives, qui ouvrit son grand livre d'Heures à la place où il avait naguère interrompu sa pieuse lecture ; — nous avons ici ce qu'il faut pour vivre et pour mourir.

Il approcha la lampe et donna son âme à la religieuse lecture du livre saint. M. le marquis de Graives était préparé dès longtemps. Depuis plus d'un mois que ses fils avaient rejoint le petit noyau de royalistes qui tentaient d'organiser insurrectionnellement la campagne de Ploërmel, le vieillard avait dû s'attendre à quelque visite armée. Son manoir d'ailleurs avait une réputation de richesse qui ne pouvait manquer de tenter l'âme intègre des suppôts de la Convention : en ce temps où il y avait tant de héros aux frontières, on salissait volontiers l'uniforme à l'intérieur. Mais à part ces raisons de craindre qui lui étaient communes avec tous les autres gentilshommes non encore spoliés, M. le marquis de Graives avait un motif spécial de compter sur une attaque prochaine.

L'avant-veille, Pierre-Paul, le valet de confiance qu'il employait à éventer les desseins des autorités du voisinage, lui avait appris que la rumeur publique l'accusait de cacher à Graives un inestimable trésor. Par extraordinaire, la rumeur publique ne se trompait point. Soit hasard, soit indiscretion de quelque royaliste, elle tombait juste. Un trésor était caché à Graives. Or, pour quiconque connaissait les mœurs des gens de la Convention, d'une rumeur semblable à l'attaque, à l'incendie, au meurtre, il y avait précisément la distance du lieu suspect au plus prochain district et rien de plus. M. de Graives savait cela ; il prit ses mesures en conséquence. Pierre-Paul fut dépêché en éclai-

reur ; nous avons vu le résultat de sa dernière reconnaissance.

X.

[A suivre].

“ LA VOIX DE L'ÉCOLIER ”

DU

COLLEGE JOLIETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) - - - - - \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centins.

NOTRE AGENT. — M. Bourgeault, libraire, 250 rue St-Paul à Montréal, a bien voulu se charger de recevoir et de collecter en notre nom les petites sommes qui nous sont dues pour abonnements et arrérages.

 ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Blancs de cour,

Blancs pour avocats,

Blancs pour notaires,

Ouvrages de ville

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

CONDITIONS

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons et usage du piano..... 20.00

EN VENTE

— AU —

Bureau de la “ Voix de l'Ecolier ”

CARTONS D'AUTEL

L'impression de ces cartons a été faite avec un soin particulier et en caractères apparents pour la plus grande commodité de Messieurs les membres du clergé.

PRIX MODERES.